

Un sac de billes – Joseph Joffo

chapitre 5

Le car s'est arrêté à l'entrée du village. Sur la route, une voiture allemande remplie d'officiers nous a doublés. J'ai eu le trac quelques secondes mais ils ont filé sans prêter la moindre attention à notre véhicule ferrailant.

Le ciel est dégagé et l'odeur des fumées qui sortent des cheminées parvient jusqu'à nous. C'est un pays très plat et les maisons se resserrent autour du clocher de l'église.

Maurice remonte sa musette.

-En avant.

D'un bon pas nous franchissons un pont étroit qui enjambe une rivière minuscule, un filet d'eau qui disparaît sous les cailloux.

La rue centrale monte un peu. Mal pavée, nos talons sonnent dessus et nous parvenons à une fontaine sous un porche. Il n'y a personne dans les un chien parfois traverse et disparaît dans une ruelle après nous avoir flairé les mollets. Cela sent une odeur de vache et de bois brûlé, l'air est vif, il semble ne pas rencontrer d'obstacle et parvenir avec violence jusqu'au tréfonds de nos bronches.

Deux épiceries se font face dans ce qui doit être la rue centrale, elles sont fermées toutes les deux.

-Bon sang, râle Maurice, mais tout le monde est rues, mort ici.

Ce silence commence à m'impressionner aussi. Après le fracas du train, le branle-bas du départ, de l'arrivée, nous nous sentons privés brusquement d'un sens, comme si l'on nous avait fourré deux énormes boules de coton dans les oreilles.

-Ils doivent être aux champs...

Au-dessus de nos têtes l'horloge de l'église tinte et Maurice se frotte la tête.

-C'est vrai, dit-il, il est midi, tout le monde mange.

Voilà un mot qu'il n'aurait absolument pas dû prononcer, les sandwiches sont finis depuis longtemps, le café est bien loin et ce grand air soudain me creuse de plus en plus, si je ferme les paupières, je verrai surgir des biftecks-frites.

Nous tournons au hasard dans le village, il y a une sente qui ouvre sur des champs déserts à la limite desquels les forêts commencent.

Nous rebroussons chemin et nous voici sur une nouvelle place, plus petite que la première. En face d'un bâtiment qui doit être la mairie il y a un café- restaurant. Nous le découvrons ensemble et je regarde Maurice avec anxiété.

-On pourrait peut-être manger quelque chose...

Maurice hésite un peu, il a certainement encore plus faim que moi. À la maison il n'arrêtait jamais, je le savais capable d'enchaîner directement du dessert du déjeuner sur le chocolat du goûter et de poursuivre sans intervalle par la soupe du soir.

-On y va, dit-il, s'agit pas de tomber d'inanition.

Nous ouvrons la porte et restons sur le seuil. Si les routes sont vides, le café lui ne l'est pas. Dans la salle tout en longueur au bout de laquelle trône un comptoir surmonté d'un antique percolateur¹, cent personnes s'entassent autour des tables. Trois serveuses courent dans les allées en portant des assiettes, des carafes d'eau,

1 Machine à café

des couverts. Il fait chaud grâce à un énorme poêle de faïence dont le tuyau zigzaguant traverse la salle à mi-hauteur. Il y a trois portemanteaux surchargés derrière la porte.

-Qu'est-ce que vous voulez, les enfants ?

Une des serveuses, rouge et échevelée, essaie de rattraper au sommet de sa tête rouleau qui s'effondre sur les autres. Elle s'acharne un moment puis abandonne.

Encore abasourdi, Maurice répond :

-On voudrait manger.

-Venez par là.

Elle nous entraîne et nous traversons la salle, le cliquetis des fourchettes et des couteaux est intense. Contre le comptoir il y a un guéridon sans nappe sur lequel elle pose deux assiettes.

-Il y a des lentilles au lard et des aubergines farcies. Comme dessert du fromage à 0 % et un fruit, ça vous ira ? Je peux vous donner des radis au sel pour commencer.

-Très bien, d'accord. Elle court déjà vers les cuisines d'où sort une autre serveuse une assiette de lentilles dans chaque main. Il n'y a pas l'air d'y avoir beaucoup de lard dedans.

Je regarde les convives. Ce ne sont pas des paysans : ils offrent ce mélange que l'on rencontre dans les gares ou les salles d'attente, mais ce sont là hommes ou femmes de la ville. Il y a des enfants aussi, même de très jeunes.

Maurice se penche par-dessus son assiette.

-On va retrouver toute la rue Marcadet dans ce restau.

Ce sont donc des comme nous, en fuite, des gens Juifs, bien sûr et ils attendent pour passer la frontière.

Mais qu'attendent-ils ? C'est peut-être plus difficile que nous le supposons.

Notre serveuse revient avec trois radis au creux d'une assiette. Elle pose la salière entre nous.

-Bon appétit, les enfants. Maurice remercie et j'ajoute :

-Vous avez souvent du monde, comme aujourd'hui ?

Elle lève les bras au ciel.

-Tous les jours depuis six mois et plus ! Croyez- moi, le jour où les frisés² ont placé cette ligne à un kilomètre d'ici, ils ont contribué à en enrichir pas mal.

Je suis son regard et découvre la patronne qui essuie avec délicatesse une tasse à café derrière le comptoir. C'est une femme bouclée, rougeaude et luisante.

-Elle risque rien de se faire faire la permanente et l'indéfrisable tous les quinze jours, avec ce qu'elle empoche ici, elle pourrait y passer sa vie chez le coiffeur.

Elle tente encore une fois de remettre son rouleau en place et ramasse nos assiettes vides. Il n'est rien de plus rapide à manger que trois radis lorsqu'on a faim, à plus forte raison lorsque sur les trois, deux sont creux.

-Et... c'est facile de passer ?

Elle hausse les épaules.

-Oui, c'est assez facile, en général ça se passe très bien, seulement il faut attendre la nuit parce que le jour, c'est trop dangereux. Excusez-moi.

2 Les allemands (mot d'argot)

Elle revient aussitôt avec les lentilles, les dépose, repart sans que nous puissions la questionner davantage.

Maurice regarde les gens autour de lui.

-Ce qui serait drôle, dit-il, c'est qu'on rencontre quelqu'un du quartier.

Les aubergines qui suivent sont filandreuses et la farce est inexistante. Le fromage plat et sec. Les pommes sont flétries mais comme notre serveuse commet l'erreur d'abandonner la corbeille près de notre table, toutes vont se retrouver au fond de ma musette.

Maurice plie sa serviette et constate :

-On n' a pas intérêt à rester trop longtemps dans le coin si on ne veut pas finir en squelettes.

Peu à peu, la salle se vide. Quelques traîneurs encore autour des tasses d'orge et de chicorée, mais les autres ont disparu.

Nous réglons la note qui nous paraît terriblement salée et nous revoici dans les rues de Hagetmau trimbalant nos musettes, les mains aux poches. Un vent souffle à présent, assez aigre et désagréable.

-Écoute, dit Maurice, on va essayer de passer ce soir, pas la peine de traîner ici. Alors ce qu'il faut faire d'abord c'est se renseigner pour savoir où on peut trouver un passeur et combien il prend.

Cela me paraît raisonnable. A cinquante mètres, un garçon d'une quinzaine d'années roule sur un immense vélo noir. Il a un panier d'osier sur le pote bagages. Il s'arrête devant une maison, sonne, tend un paquet de son panier et salue à voix haute :

-Bonjour, madame Hudot, voilà la petite commande.

Mme Hudot, invisible, murmure un remerciement s'éloigne, revient et je vois sa main qui dépose une pièce dans celle du livreur.

-Merci, madame Hudot, au revoir, madame Hudot, à la prochaine, madame Hudot.

Il remonte en selle en sifflotant et nous regarde venir vers lui. Il a des joues pleines et dures, des mains rouges couvertes de duvet blond et des ongles crasseux.

-On voudrait un petit renseignement.

Il rit et je constate qu'il a de splendides caries à la plupart des dents.

-Je vais vous le donner avant que vous ne le demandiez. Vous voudriez savoir où se trouve le passeur. C'est ça ?

Maurice le regarde fixement. Il ne se laisse jamais impressionner par les grands.

Oui, c'est ç-a.

-Eh bien, c'est facile, vous allez quitter le village par la grand-route, faire trois cents mètres et, à la première ferme à votre droite, vous demanderez le père Bédard. Seulement je vous préviens, c'est cinq mille francs par personne.

Je blêmis. Maurice aussi marque le coup. Le commis nous regarde en riant.

-Maintenant, il y a une autre solution si ça vous arrange, je peux vous faire passer, moi, pour cinq cents francs. Vous préférez ça ?

Nous rions de soulagement. Drôlement sympathique, ce commis.

-Eh bien, alors, je vous propose quelque chose : je vous donne mon panier et vous finissez la tournée. C'est de la bidoche et il y a les adresses sur les paquets. Vous trouverez bien et vous allez récolter des pourboires. Moi je vais relever mes collets³

3 Pièges à animaux

pendant ce temps et ce soir à dix heures on se retrouve au bas du pont, près de l'arche. Vous pouvez pas vous gourer, il n'y en a qu'un.

Maurice me passe sa musette que j'enfile rapidement et reçoit le panier. Allégé, le commis grimpe à vélo et fait la risette de toutes ses dents pourries. Arrivé au tournant il se retourne et lance :

-Au fait, vous les avez bien, vos cinq cents balles chacun, parce que je vous préviens, on paye avant.

C'est moi qui réponds :

-Oui, oui, on les a.

Le commis disparaît à toutes pédales. Je me retourne vers Maurice.

-Tu les as, ces mille balles ?

Il hoche la tête, soucieux. Bien sûr que je les ai, mais tout juste, une fois qu'on l'aura payé, on n'aura pratiquement plus rien. Je secoue mes musettes d'enthousiasme.

-Mais cela n'a aucune importance ! Une fois passés en zone libre, on se débrouillera toujours, imagine qu'on ne soit pas tombés sur ce type, à cinq mille francs le passage on était obligés de rester là ! Tu te rends compte !

-En attendant, coupe-t-il, on a de la bidoche à livrer.

Là, commence l'un des après-midi les plus curieux et les plus joyeux de ma vie. Nous allions de ferme en ferme, il y avait des poules, des canards dans des mares d'un noir d'encre, le ciel était bleu et dégagé avec juste une frange de nuages ourlés juste au bas de l'horizon.

Nous étions ivres.

Deux Parigots élevés au relent de caniveau qui tout à coup respiraient les grands vents campagnards, tandis que Maurice donnait au paysan son rôti, son entrecôte, son bifteck, ce qui d'ailleurs laissait supposer que le marché noir⁴ ne marchait pas mal dans le secteur, j'allais vers les lapins dans leurs clapiers. pendant que les paysannes cherchaient leur monnaie. je jouais avec des chiots, des porcelets dans des litières de paille pourrie. Et puis il y avait des chevaux. Il n'en restait pas beaucoup, la plupart avaient été réquisitionnés dès le début de la guerre mais il en restait toujours un ou deux, de vieux costauds du style percheron, immobiles, les naseaux frôlant le bois de la mangeoire à la recherche d'une nourriture absente. J'entrais dans les stalles et grattais leur front ; ils remuaient de longues queues dont les crins s'emmêlaient, parsemés de paille; et puis nous repartions... Dans une chaumière près de l'église, c'est un vieux pépé qui nous a fait entrer dans une salle basse aux poutres enfumées. Il y avait une photo au-dessus de la cheminée qui le représentait en soldat de l'autre guerre, avec la capote, les bandes molletières, et le masque à gaz. Il nous a montré ses canetons, une ribambelle de poules jaunes criardes et vacillantes qui avançaient en file indienne... J'étais fasciné.

Le panier était presque vide. Les sous sonnaient dans la poche de Maurice, les gens s'étonnaient de ne pas voir leur commissionnaire habituel qui s'appelait Raymond puis ils nous donnaient de l'argent tout de même.

Après les bas morceaux pour le garde champêtre, il ne restait plus qu'une seule livraison à effectuer: un demi-gigot à porter dans la maison de l'instituteur qui se trouvait à l'écart, derrière un petit bois.

4 Marché clandestin où l'on vendait des marchandises difficiles à trouver.

Nous bavardions Maurice et moi. Mes jambes commençaient à être lourdes mais nous allions d'un bon pas lorsque nous arrivâmes à hauteur des arbres

- Psitt...

Le sifflement me glaça le sang dans les veines. Maurice pila net.

Derrière un tronc, un homme nous fit un signe, mais nous voyant pétrifiés au bord de la route il sourit, gravit un court talus et s'avança vers nous.

À ses vêtements, à son visage, je compris que ce n'était pas quelqu'un du pays, c'était un fuyard comme nous. Ses yeux traqués, ses mains agitées, tout en lui désignait le candidat au passage en zone.

C'était un homme trapu, un physique de boxeur, son front était dégarni. Il nous regarda un court moment.

-Excusez-moi, vous êtes du pays ?

-Non.

Il avala sa salive, nous scrutant comme s'il cherchait quelque chose sur nos visages.

-Vous êtes juifs ?

Maurice changea son panier de main.

-Non.

Il eut une rapide crispation des mâchoires.

-Moi si. J'ai ma femme et ma belle-mère dans le bois. Je cherche à passer.

Il frappa du plat de la main sur les genoux de son pantalon qui était vert de mousse, tout un côté de son veston était recouvert de glaise sèche et craquelée.

-Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Il battit l'air de sa main d'un geste désespéré.

-C'est avant-hier, à une trentaine de kilomètres d'ici en suivant l'Adour, j'avais l'adresse d'un passeur l'on m'avait donnée à Bordeaux. J'ai trouvé le que type, il nous a pris vingt mille francs pour nous trois et il nous a amenés de nuit. Nous avons marché longtemps et à un moment il s'est accroupi et a dit « Attendez-moi là, je vais voir si le terrain est dégagé. » Je lui ai dit que j'allais aller avec lui, qu'à deux on se débrouillerait mieux. À ce moment-là il m'a frappé avec sa canne et s'est mis à courir. J'ai tenté de le rattraper mais je suis tombé. Nous sommes restés toute la nuit dans un bois et nous avons marché depuis le lever du soleil.

Maurice semble peser le pour et le contre. De derrière un arbre deux femmes sortent, elles ont l'air épuisées.

-Écoutez, dit Maurice, nous aussi on va passer mais on ne sait pas si le type qui va nous guider acceptera de vous prendre. Venez toujours, vous lui demanderez, à dix heures sous le pont, à l'autre bout du village.

-Merci. Merci de tout mon cœur, nous sommes si fatigués que... enfin, j'espère que cette fois nous pourrons franchir la ligne et que...

Il balbutie des paroles sans suite, nous serre les mains et rentre dans les bois où nous l'entendons apprendre la nouvelle aux femmes qui l'accompagnent.

Pourvu que Raymond marche dans l'affaire!

Maurice a repris la route et tourne vers moi un front soucieux.

-On a quand même intérêt à se méfier, il y en a qui ont de drôles de façons de gagner leur vie dans le pays.

-Tu crois que ce Raymond serait capable de...

Il hoche la tête.

-Je n'en sais rien, et comme je n'en sais rien, je vais faire attention.

Nous marchons quelques minutes en silence.

-La première chose, dit-il, c'est de ne pas le quitter d'une semelle.

-D'accord, et ensuite, s'il veut partir on lui saute dessus. Tu crois qu'on arrivera à l'avoir à nous deux ?

Moue dubitative.

-On verra. Si ça se trouve il va nous conduire sans histoire. On fait la course ?

-Attends que je pose les musettes.

Nous nous agenouillons.

-Jusqu'à l'arbre jaune, le gros, celui qui fait l'angle.

-D'accord. A vos marques – Prêt ? Té !

Nos jambes pilonnent le sol, je sens ma langue qui jaillit de ma bouche, je prends du retard, cinquante centimètres, un mètre, je rattrape, je reperds, je plonge, trop tard.

Assis, la tête entre mes genoux, je récupère difficilement.

-C'est forcé, t'es plus grand que moi.

Maurice halète.

-C'est pas une raison, je connais des plus petits qui sont vachement rapides.

Nous retournons à pas lents chercher les musettes et le panier qui sont restés sur la route.

-T'as pas faim, toi ?

-Si, transporter de la viande tout un après-midi alors qu'on a mangé des lentilles, c'est dur.

Maurice racle ses poches.

-Avec la monnaie qui reste du car on peut peut-être se payer quelque chose.

Nous avons frappé à une porte. C'est un vieux type en casquette qui nous a ouvert. Il n'y avait plus de jeunes dans ce pays.

On a discuté quelques minutes et finalement on a pu avoir deux œufs que l'on a gobés dehors. C'était bon.

Déjà, la nuit tombait. L'herbe est mouillée et le dessus de nos galoches brille sous la lune. Dix heures vont sonner bientôt. Je ne distingue plus les aiguilles du clocher mais je sens au creux du diaphragme que le moment est venu.

Et dire qu'il y a quelques jours encore, j'aurais été fou de joie de me trouver dans une situation semblable : tout y est ; la nuit, le bruissement des feuilles, l'attente, les Indiens en face avec leurs guetteurs tapis, et moi le cow-boy désarmé qui vais franchir le passage à la limite de leur camp. Et ma vie au bout de leur fusil... Je regrette presque de ne pas entendre les lents tambours de guerre, les Allemands manquent de plumes. La nuit est claire, Bon ou mauvais ? Je n'en sais rien.

Je déplace lentement, très lentement mes jambes pour éviter un craquement de branches, on ne sait jamais, le moindre bruit porte loin et peut faire dresser une oreille attentive. Maurice près de moi retient sa respiration. De l'autre côté de l'arche je distingue les trois silhouettes tapies des Juifs que nous avons rencontrés sur la route.

Les Allemands sont en face, de l'autre côté du bois. Bizarre qu'ils n'aient pas déjà tiré, je me sens énormément repérable et fragile.

-Écoute...

La nuit, les vélos font du bruit, c'est à cause du frottement de la roulette sur le pneu pour l'éclairage. Mais le plus fort de tout c'est que le cycliste sifflote. Un léger sifflotement, un air joyeux... Je le reconnais, c'est une chanson de Tino Rossi⁵.

Ça, c'est la tuile, ce cycliste nocturne va nous faire repérer, il ne faudrait pas que... Il s'est arrêté, tout près de nous. J'entends le raclement du guidon et d'une pédale contre le muret de pierre. L'homme descend, en sifflotant, il vient vers nous. Je l'aperçois en contre-ciel. Il s'arrête : c'est Raymond. Il a l'air joyeux, pas du tout le style éclairer comanche⁶. Il a les mains dans les poches et sa voix s'élève sans retenue quand il s'adresse à nous.

-Alors, on y va ? Maurice tend notre argent que Raymond enfouit dans sa chemise et désigne les silhouettes à quelques mètres.

-Ce sont des gens qui voudraient passer aussi, ils sont épuisés et ils ont de l'argent. Raymond regarde dans la direction indiquée.

-C'est d'accord, dis-leur de venir. Ils sont combien ?

-Trois.

Raymond se frotte les mains.

-Bonne soirée, dit-il. D'habitude les autres passeurs ne m'en laissent pas tant. En route.

Avec précaution je me dresse, attentif à ne pas faire craquer une seule articulation. J'entends Raymond ricaner :

-T'en fais pas mon p'tit pote, c'est pas la peine de faire le Sioux, tu marches derrière moi, tu fais ce que je fais et tu t'occupes pas du reste.

Nous sommes partis. Je suis comme un enragé sous mon manteau et sur les champs notre petite colonne m'apparut comme étant visible à des milliers de kilomètres. Un génie malfaisant plaçait sous nos semelles les cailloux les plus bruyants qui aient jamais parsemé le sol d'un sentier et j'eus l'impression d'un vacarme abominable. Hitler lui-même devait entendre dans son appartement berlinois. Nous entrâmes enfin dans la forêt. Raymond avançait dans les fougères, faisant craquer les tiges cassantes. Dès que nous fûmes sous les arbres, j'eus l'impression que nous n'étions pas seuls, qu'il y avait près de nous d'autres gens qui marchaient sur notre gauche, Je tentai de percer l'obscurité entre les troncs, mais je ne vis rien.

Raymond s'arrêta. Je me heurtai à son dos et retins ma respiration. Il avait dû entendre aussi mais je ne pus m'empêcher de le prévenir :

-Il y a quelqu'un sur la gauche.

Raymond ne se retourna pas.

-Je sais, une douzaine. C'est le vieux Branchet qui les fait passer. On va leur laisser prendre de l'avance et on suivra. On peut s'asseoir un moment.

Les ronces et les écorces craquèrent sous nos fesses et nous restâmes immobiles à écouter le bruit du vent dans les branches hautes.

-On est encore loin ? chuchota Maurice.

Raymond eut un geste vague.

-En ligne droite on y serait tout de suite mais on va contourner la clairière.

5 Chanteur célèbre de l'époque

6 Une tribu d'indien en Amérique

La marche reprend, nous ne nous arrêtons plus. Le sable me semble plus fin à présent et s'élève en lentes collines. Il y a des aiguilles de pin sur le sol et je glisse plusieurs fois sur mes semelles mouillées.

Depuis combien de temps sommes-nous partis, deux minutes ou trois heures ? Impossible de le dire, j'ai perdu toutes possibilités d'évaluation.

Le bois s'éclaircit devant nous, les arbres s'écartent forment une allée pâle. D'un geste, Raymond nous et regroupe autour de lui.

-Vous voyez l'allée, là-bas ? Vous allez la suivre : deux cents mètres à peine. Vous rencontrerez un fossé. Méfiez-vous, c'est assez profond et il y a de l'eau. Vous passez le fossé et vous tombez sur une ferme, vous pouvez entrer même s'il n'y a pas de lumière, le fermier est au courant. Vous pouvez coucher dans la paille, vous n'aurez pas froid.

Maurice parle :

-Parce que... C'est la zone libre là-bas ?

Raymond se retourne et rit doucement.

-La zone libre ? Mais on y est déjà !

Le sentiment qui s'est d'abord emparé de moi a été la frustration. On avait passé la ligne et je ne m'en étais pas aperçu ! Il y avait ce but à atteindre, on était partis pour ça, tout le monde en parlait, c'était le bout du monde, et moi sans m'en douter j'étais passé comme une fleur, totalement inconscient, à travers ce trait de crayon qui coupait en deux la carte de France que papa nous avait montrée un soir.

La ligne ! Je me l'imaginai comme un mur, un espace bourré de guérites⁷, de canons, mitrailleuses, de barbelés, avec des patrouilles se faufilant dans la nuit, avec des grands coups de projecteurs fouillant chaque brin d'herbe. Sur des miradors⁸ des officiers à face de vautours surveillant avec leurs jumelles dont les verres masquaient leurs yeux féroces. Et au lieu de tout ça : rien, strictement rien. Je n'avais pas eu une seule seconde l'impression d'avoir le moindre Apache à mes trousses, c'était à vous dégoûter du Far West.

Près de nous, le trio de Juifs se congratulaient, remerciaient Raymond qui prenait un air modeste. J'étais content tout de même puisque j'étais sauvé mais mon amertume ne passait pas. Je ne pus m'empêcher de demander à Raymond si c'était toujours aussi calme.

-En général, ça se passe bien. Là on a de la chance. Les postes sont éloignés et surtout il y a des angles morts, ni le poste de la route, ni celui du village des Carmots ne peuvent nous voir. Le danger serait qu'ils envoient des patrouilles, mais s'ils le font, ils sont obligés de passer par le gué, près de la ferme Badin, ailleurs ce n'est pas possible, il leur faudrait traverser des forêts de ronces, mais dès que Badin les voit, il expédie son fils qui connaît les raccourcis et vient nous avertir.

Raymond remonte son pantalon et nous serre les mains.

-Mais n'allez pas vous imaginer que c'est partout aussi facile, il y a des coins, à moins de vingt-cinq kilomètres d'ici, où il y a eu des morts il y a pas longtemps et ça devient de plus en plus dur. Allez au revoir, et la bonne route.

7 Petite cabane pour les soldats afin de surveiller un lieu stratégique

8 Tours qui permettent de surveiller un camp ou une prison

Il a déjà disparu, les troncs masquent sa silhouette, il s'en remonte vers le village. Nous reprenons notre marche, seuls cette fois. Maurice me donne la main, il ne s'agirait pas de se perdre, la nuit dans cette forêt ne serait pas fort agréable, d'autant plus que le froid augmente au fil des minutes.

-Attention!

Il a bien fait de m'avertir : le fossé est là, en bas, une eau moirée clapote sous l'entrelacs des branches et les amas de pierres.

-Prends-moi la musette.

Maurice descend le premier, au sifflement discret je lui passe nos bagages, je descends à mon tour en m'agrippant aux touffes d'herbe. Les crochets acérés d'un roncier me retiennent par ma chaussette. Je me libère, remonte le versant et devant nous la ferme est là : massive, un bloc de granite posé sur le dos nu de la terre.

Nous aidons encore le trio qui nous accompagne et nous sommes déjà dans la cour intérieure.

Je sursaute.

Un homme est là, immobile dans le noir. Il me paraît très grand, il a un col de fourrure qui lui cache les oreilles et ses cheveux bougent au vent qui descend de la plaine.

Il s'avance vers nous, d'un pas mécanique. Sa voix est rocailleuse, c'est une voix comme en prennent les acteurs qui jouent les rôles de gendarme au théâtre guignol. Une grosse voix qui roule du gravier et des mots.

-Vous y êtes, les petits, vous avez de la paille dans la remise, juste là, derrière vous. Vous avez des couvertures derrière la porte, elles ne sont pas belles mais elles sont propres. Vous pouvez dormir tant que vous voulez. Je vous demande seulement une chose, si vous avez des allumettes ou un briquet, vous me les donnez tout de suite parce que je ne voudrais pas voir flamber ma récolte avec vous dedans.

Je fais un signe de dénégation⁹ et Maurice fait de même.

-Alors ça va, si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez frapper au petit carreau, vous le voyez ? Le premier près du poulailler. C'est là que je dors. Allez, la bonne nuit.

-Dites, monsieur, quelle heure il est ?

Il a du mal à extraire sa montre de sous sa vieille canadienne¹⁰, elle semble enfouie sous une profusion de gilets et de pull-overs. Enfin le cadran brille dans sa main.

-Onze heures et quart.

-Merci. Bonsoir, monsieur.

La porte de bois grince sur ses vieux gonds et l'odeur chaude me saute aux narines. Rien qu'à sentir la bonne paille sèche, mes yeux se ferment. Quelle journée ! Après une nuit dans le train !

J'escalade une botte et m'enfonce dans une autre qui se tasse, je n'ai pas le courage d'aller chercher les couvertures. Une clarté grise pénètre par une lucarne du toit.

Nos trois compagnons chuchotent, tassés à l'autre extrémité de la grange.

J'entends Maurice qui revient et un tissu rêche me râpe la joue.

-Enroule-toi là-dedans.

9 Pour dire non

10 Grande veste à poche

J'ai du mal à y arriver, jusqu'à présent, l'angoisse, la surexcitation, tout cela m'a tenu éveillé, mais, avec le soulagement de l'arrivée, la tension est tombée d'un coup et le poids de mes paupières m'entraîne, deux fardeaux inexorables¹¹ me tirent dans un monde noir et lourd où je m'enfonce vertigineusement, toujours plus loin, toujours plus profond. Un effort encore et je distingue au-dessus de ma tête le rectangle plus clair de la lucarne, je constate même qu'elle est ornée sur chacun de ses coins de toiles d'araignée argentées et flexibles, et je m'endors d'un coup, avec un soupir de bûcheron.

Je ne dormirai pas longtemps, une heure, peut-être deux. Je rouvre les yeux brusquement et ma main n'a pas besoin de tâter la place à côté de moi : je sais déjà que mon frère n'est plus là.

Dès que maman n'a plus jugé nécessaire d'avoir mon berceau près d'elle, nous avons, Maurice et moi, partagé la même chambre. Et il s'est toujours produit un étrange phénomène dont j'ignore s'il est réciproque car je n'en ai jamais parlé : sans qu'il ait fait le moindre bruit, sans qu'un craquement d'une latte de parquet m'ait mis en éveil, j'ai toujours « senti » son absence. Chaque fois qu'il descendait à la cuisine boire un verre d'eau, à chaque fois qu'il se glissait hors de son lit pour une raison quelconque j'en ai eu la parfaite conscience.

Qui me prévenait ? Quel instinct caché accomplissait là ce surprenant office ?

En tout cas, au moment qui nous occupe, je ne me posais pas la question de savoir par quel engrenage inconscient ou subconscient j'avais été averti du départ de mon frère, le fait était là.

À quelques centaines de mètres de la ligne de démarcation, alors qu'épuisé comme moi par ces dernières vingt-quatre heures, Maurice Joffo aurait dû sombrer dans les délices d'un sommeil récupérateur, il était parti.

Pas de panique. Il ne peut pas être loin. Explication la plus plausible : lorsque quelqu'un se lève de la nuit, quatre-vingt-dix fois sur cent, c'est pour aller pisser. Donc, pas de problème; Maurice est allé pisser.

Mon raisonnement si brillant soit-il ne me rassure pas longtemps. Nous avons pissé ensemble contre le mur de la ferme avant d'entrer ici, après le départ du fermier. Or les sphincters familiaux sont de bonne qualité: quand on a pissé le soir, on ne pisse plus jusqu'au lendemain matin. Donc, problème : Maurice n'est pas allé pisser. Alors où est-il allé ? Sans me le dire ?

C'est cela surtout que je ne comprends pas, pour- quoi est-il parti en cachette, sans me le dire ?

Ou alors il est allé demander à boire au fermier, ou bien encore... Ma tête se trouble devant toutes les suppositions possibles.

Un bruit de voix qui chuchotent. Je dresse l'oreille et écarte les couvertures, faisant bruir la paille. C'est de dehors que cela vient.

Une pensée me glace : et si c'était les Allemands ? Non. Impossible, nous sommes en France libre, ils ne peuvent pas venir... Ou alors des voleurs ? Il paraît que des bandes de voyous s'attaquent aux réfugiés, volent tout ce qu'ils possèdent : les bijoux, les valises. l'argent... Peut-être Maurice les a-t-il entendus et est-il en ce moment en train de les épier, dans le noir.

11 Contre lesquels on ne peut pas lutter

Je traverse sur mes chaussettes qui ne font aucun bruit sur le sol de terre battue que recouvre une poussière de paille sèche. Mes doigts reconnaissent le bois de la porte, le lourd loquet que je soulève avec précaution. Je regarde par l'interstice et bondis en arrière : les chuchotements viennent sur moi, leurs formes agglutinées avancent vers moi.

Les respirations montent, ils ont tous l'air de tirer sur d'invisibles cigarettes. Je reconnais un des hommes qui se trouvaient au restaurant près de nous à midi. Il y a deux enfants dans le lot, un petit que l'un d'entre eux porte au bras et une fillette en chaussettes blanches. Quelle erreur ces chaussettes blanches, on les voit à cent mètres. Décidément, nous sommes redevenus des fuyards mais nous avons perdu le sens du camouflage. Ils me frôlent dans le noir et s'effondrent dans la paille. Il y a des murmures étouffés de conversation.

Toujours pas de Maurice. Mais qu'est-ce qu'il peut faire !

L'anxiété monte en moi, il faut que j'agisse avant qu'elle ne devienne une panique qui pourrait m'amener à crier son nom ou à partir à sa recherche dans le noir. Cela ne servirait à rien, sinon à attirer l'attention des autres.

Je sors. La nuit est de plus en plus claire et froide.

J'enfonce les mains dans les poches de mon manteau. Un papier.

Mes doigts viennent de toucher un papier qui n'y était pas. Au toucher, je reconnais les perforations déchirées d'un petit carnet à spirale. C'est celui Maurice a emporté, plus exactement c'est maman qui le lui a donné avant de partir. Sage précaution, un carnet et un crayon peuvent devenir dans certains cas les objets les plus utiles du monde. Il a dû écrire dans le noir et glisser son message dans ma poche avant de partir.

La lune éclaire suffisamment pour que je puisse lire les lignes griffonnées en diagonale.

« Je vais revenir, ne dis rien à personne. M. »

Il a écrit M. comme dans les histoires d'espionnage où les personnages sont désignés par un code ou une initiale. Je me sens soulagé. Je ne sais toujours pas où il a été, mais il va revenir, c'est l'essentiel. Je regagne ma couche, retrouve la couverture et m'enroule à nouveau dedans, heureux de cette chaleur odorante qui m'attendait. A quelques mètres quelqu'un dort en geignant doucement, une musique très ténue, chantante, presque agréable, qui contribue à m'endormir.

-Pardon.

Un corps m'enjambe et s'enfonce tout contre moi. Je sens un parfum d'eau de Cologne et de sueur mêlées. C'est une femme; elle a un manteau de lainage épais qui recouvre ma main.

On dirait que le jour se lève. J'ai dû dormir plusieurs heures.

Je me soulève sur un coude : la clarté est suffisante à présent pour que je puisse constater que la grange est pleine de réfugiés, je n'arrive pas à les dénombrer mais ils sont partout, affalés dans toutes les positions.

J'estime très mal, nous sommes cinquante, peut-être plus. Les voyages n'ont pas dû cesser de la nuit. D'autres vont venir peut-être encore, et toujours pas de Maurice.

Ils dorment tous. Près de moi, la femme au manteau est éclairée par la lucarne. Sur sa joue, une larme tremblote. Elle pleure en dormant. Peut-être n'a-t-elle pas cessé de pleurer depuis son arrivée.

En voici d'autres. Mais nombreux cette fois. Je me pelotonne dans ma propre chaleur et suis d'un œil à demi fermé l'installation des visiteurs. J'entends jurer doucement en yiddish et très vite, tout retombe dans le silence.

-Tu dors ?

Il est là soudain, je ne l'avais pas vu surgir. Je m'assois d'un coup.

-Mais qu'est-ce que...

Son doigt se pose sur ma bouche.

-Pas si fort, je vais t'expliquer.

C'est très difficile d'engueuler quelqu'un en étant réduit à des chuchotements quasi inaudibles, aussi j'écoute Maurice totalement abasourdi. Ce qu'il avait fait était très simple, il me l'a narré tout content de lui, avec des rires étouffés, mais cela peut se résumer en peu de mots : il avait refait le trajet en sens inverse, repassé huit fois la ligne, ramené quarante personnes et gagné vingt mille francs

Il fait grand jour à présent. Encore un petit peu de nuage qui va filocher très vite vers l'ouest et le soleil sera sur nous. L'herbe est encore un peu humide mais nous sommes assis sur nos musettes. Vingt mille francs ! Cela veut dire le Pérou : de quoi manger, de quoi voyager aussi, jusqu'à Menton tranquillement.

Pourtant il y a dans cette aventure quelque chose qui me chagrine.

-Maurice, et si tu t'étais fait prendre ?

Il fourrage dans ses cheveux.

-Tu as entendu tout ce que Raymond nous avait dit : pas le moindre danger. En passant la première fois, j'avais bien repéré le chemin : tout en ligne droite, un arc de cercle sur la gauche autour de la clairière, le petit pont et ça y était. C'est moins dur d'aller de la porte de Clignancourt à Ornano. On a moins de chances de se perdre.

Cela ne me satisfait pas entièrement.

-Il y a autre chose, tu ne crois pas qu'en faisant passer tous ces gens pour de l'argent, c'est un peu salaud ?

Maurice me regarde fixement.

-Premier point : je n'ai forcé personne. Deuxième : à cinq cents francs au lieu de cinq mille. je ne crois pas qu'on puisse dire que je les ai volés. Je les ai bien guidés d'ailleurs et sans incidents. Il y a bien une bonne femme qui a paumé sa godasse et il fallu la retrouver dans un hallier¹², mais à part ça, s'est passé comme sur des roulettes. Et puis il y a une chose que tu oublies, mon petit pote : c'est qu'on a aussi besoin de fric si on veut arriver à bon port.

-Mais on aurait pu...

Mais il est lancé et dans ces cas-là, rien ne peut l'interrompre.

-Parce que tu crois que parce qu'on est en zone libre on va être peignards ? Tu crois que les gens vont te nourrir à l'œil ? Et si les gendarmes nous demandent nos papiers et qu'on n'ait pas d'argent, tu penses qu'ils vont nous féliciter ?

Je sens qu'il a raison, une fois de plus. ...

12 Buisson touffu

-Et moi, je dois penser à gagner de l'argent, cette nuit, c'est moi, la prochaine fois ce sera à toi de te démerder un peu parce que c'est pas parce que tu es le plus petit que tu vas te rouler les pouces pendant que je crapahute comme...

-Ne crie pas comme ça, Bon Dieu, ça va, j'ai compris !

Maurice hurle à présent :

-Parce que tu crois que ça m'a fait marrer de revenir sept fois avec dix personnes derrière moi ? Tu crois pas que j'aurais préféré dormir tranquille ? Et maintenant tu viens jouer les grands seigneurs et me dire que je n'aurais pas dû ?

Je saute sur mes pieds.

-Mais je n'ai jamais dit ça ! Tu ne comprends rien !

Violemment, il sort le paquet de billets tout froissé de sa poche.

-Tiens, vas-y, va leur rendre, si tu veux.

Interloqué je regarde l'argent qui se trouve à présent dans mes mains. Cet argent qu'il a gagné, au péril de sa vie même, et qui va nous permettre de continuer la route, l'argent que vient de me tendre un enfant épuisé.

Je lisse les billets, les défripe et les lui rends sans un mot. Il s'est calmé, le menton sur les genoux, il regarde le soleil qui vient d'apparaître.

Un long moment se passe. Je questionne :

-On va reprendre le train ?

Il doit sentir dans ma voix que je cherche à engager la discussion, à me faire pardonner.

-Oui, c'est le mieux, j'en ai parlé avec un type que j'ai fait passer cette nuit. La gare la plus proche est à Aire-sur-l'Adour. Il faut faire attention parce qu'il y a des flics un peu partout et qu'ils ont ordre d'arrêter les Juifs.

Alors ça, ça me coupe le souffle. Pourquoi avons- nous fait tout ce trajet si c'est pour retourner dans le même enfer ?

Maurice sent que j'encaisse mal. Il hoche la tête et ajoute :

-Ça n'est pas pareil quand même parce que ce sont des Français, il y en a qui laissent filer, d'autres qui marchent au pognon, et puis il y a ceux qui exécutent les ordres, mais d'après ce que cet homme m'a dit pendant que nous marchions, on devrait pouvoir passer les mains dans les poches.

J'ai faim. Les lentilles sont loin, les radis davantage encore.

-Tu crois pas qu'on pourrait demander au fermier de nous donner du lait et du pain ?

On pourrait s'offrir ça maintenant ?

Maurice tire sur ses jambes ankylosées.

-D'accord, je crois qu'on en a bien besoin.

Dix minutes plus tard nous étions dans une salle basse qui servait à la fois de cuisine, de chambre à coucher et de salle à manger. Sur la table recouverte d'une toile cirée marquée par les cercles rosâtres des verres et des bouteilles étaient posés deux bols d'épaisse faïence pleins de lait, sur la table deux grosses tartines d'un pain gris et épais recouvertes, luxe suprême, d'une couche de beurre blanc d'un demi-doigt d'épaisseur. Nous étions seuls avec le fermier, tous les autres étaient partis à l'aube ou même avant l'aube.

Le propriétaire des lieux nous regardait manger. Il avait toujours sa canadienne et je me demandais s'il lui arrivait de l'enlever. Au printemps peut-être, en tout cas il avait

certainement dormi avec. Dans le jour il faisait plus vieux, une mèche minable rampait sur le dessus de son crâne et les poils de sa moustache suivaient les rides aux commissures des lèvres.

-Et vous allez loin?

La bouche pleine je répons :

-On va prendre le train jusqu'à Marseille.

J'ai confiance en lui, c'est sans aucun doute un brave homme, mais j'ai déjà pris le pli, moins on en dit et mieux cela vaut. Il hoche la tête.

-Et bien, vous allez voir du pays !

Il nous regarde, un peu attendri, et ajoute :

-Lorsque j'allais à l'école étant petit, c'était plus au sud, un petit village de l'Hérault où mon père avait des châtaigniers, le maître nous faisait lire un livre qui s'appelait Le Tour de France de deux enfants. Il y avait des dessins au début de chaque chapitre. Vous leur ressemblez un peu.

Maurice avale.

-Et qu'est-ce qui leur arrivait ?

Le paysan a un geste vague de la main.

-Je ne me rappelle plus, toutes sortes d'aventures, je me souviens seulement que ça finissait bien

Il marque un temps d'arrêt et ajoute:

-Mais il n'y avait pas d'Allemands dans l'histoire.

Nous avons fini et Maurice se lève. L'homme sort un eustache¹³ à manche de bois. La lame est toute usée et forme un petit sabre. Il prend le pain sur la table et taille deux grosses parts en faisant tourner le pain autour du couteau. Il nous les tend.

-Mettez ça dans vos musettes, ce sera pour la route.

Une nouvelle fois, nous nous mettons en route.

C'est une départementale qui serpente même lorsque le terrain est plat. Les champs sont vides, la terre est grise encore et les arbustes forment des taches plus épaisses. Il y a des fermes éparpillées mais lointaines. Un chien a surgi d'un chemin creux et nous suit, c'est un roquet crotté jusqu'aux épaules, il semble apprécier particulièrement notre compagnie et sa queue frétille lorsque, après avoir pris un peu d'avance, il nous attend immobile au milieu de la route.

« Vingt-sept kilomètres à pied, ça use, ça use... »

« Vingt-sept kilomètres à pied, ça use les souliers... »

Nous n'avons pas fait vingt-sept kilomètres, à peine trois, mais c'est la vingt-septième fois que nous reprenons le refrain. Brailler à tue-tête déclenche une sorte de mécanique qui vide l'esprit et fait que nos muscles fonctionnent d'eux-mêmes. Si je n'avais pas cette douleur au talon qui va en s'accroissant je me sentirais capable d'aller à pied jusqu'à Marseille et au-delà, mais je sens qu'une ampoule se forme. col fait longtemps que je n'ai plus ôté mes souliers. Trop longtemps.

Voilà une borne de nouveau : Aire-sur-l'Adour dix-neuf. Dix-neuf bornes à avaler encore.

-Tu veux un bout de pain ?

Maurice fait signe que non.

13 Couteau de poche

-Pas pendant l'effort, tous les sportifs savent qu'il ne faut pas manger pendant l'effort, ça coupe le souffle.

-On n'est pas des sportifs !

Il hausse les épaules.

-Non, mais on a du chemin à faire encore, alors vaut mieux pas.

Nous continuons à marcher tandis que le ciel se couvre peu à peu, nos ombres, nettes et noires tout à l'heure, sont devenues imprécises puis ont disparu à peu à peu.

« Vingt-huit kilomètres à pied... »

Si mon talon ne touche pas par terre, ça va mieux, je dois marcher sur la pointe du pied gauche. C'est un coup à prendre.

-Tu boites?

-T'occupe pas.

Il me semble que les cubes blancs enfoncés sur le bas-côté de la route et qui marquent les cent mètres sont de plus en plus éloignés. Ils marquaient bien cent mètres au début, ils en sont maintenant au moins à trois cents et plus.

C'est la cheville qui fatigue à présent. À faire des pointes, les muscles travaillent sacrément et c'est plus fort que moi, le talon retombe sur le sol. Ma jambe tremble jusqu'à la cuisse. Aussitôt je sens le picotement aigu de l'ampoule qui frotte contre la chaussette.

Je ne m'arrêterai pas, il n'en est pas question. Je terminerai sur un moignon mais il ne sera pas j'aurai retardé la marche. Je serre les dents et siffote, le coude pressant la musette contre mon flanc pour l'empêcher de balloter.

Aire-sur-l'Adour dix-huit.

Soudain, Maurice s'écarte de la route et va s'asseoir au pied de la borne. Il appuie sa tête pâle sur le sommet rouge de la pierre.

-Il faut que je m'arrête, j'ai le coup de barre, je n'ai pas assez dormi.

Voilà qui m'arrange.

-Dors un peu, ça ira mieux tout à l'heure, on n'est dit que pas pressés.

Je sens qu'il n'a pas la force de me répondre. Ses traits sont tirés et il se recroqueville sur le talus. J'en profite pour desserrer les lacets de ma galoche. Je fais un nœud, comme d'habitude, et ai un mal fou à l'enlever.

C'est bien ce que je craignais : la laine est collée à la peau, il y a un petit cercle rosé à l'endroit du frottement, un cercle grand comme une pièce de franc.

Si je décolle, je vais faire saigner encore davantage. Vaut mieux pas.

Je remue doucement mes orteils pour chasser la douleur.

Nous voilà beaux, l'un qui est crevé et l'autre qui a une ampoule. Nous n'arriverons jamais à ce foutu bled. Ça marchait trop bien. Je sors un mouchoir de la musette. Bien plié, bien repassé, il a des carreaux pâles verts et marron qui entourent le bord. Avec lui je me confectionne un pansement de fortune par-dessus la chaussette en tassant bien contre la blessure. Ainsi je sentirai moins le frottement.

J'ai du mal à remettre ma galoche mais j'y parviens enfin. Je fais quelques pas timides sur la route. Ça a l'air d'aller mieux ainsi.

Le museau sur les pattes, le chien me regarde, langue pendante. Il a une bonne tête de bâtard parisien comme ceux que l'on rencontre au pied des réverbères entre les

rues Simart et Eugène-Sue. C'est peut-être un réfugié lui aussi, il a passé la ligne comme nous, c'est peut-être un chien juif.

Un bruit de roue derrière moi.

Dans un sentier perpendiculaire à la route que nous suivons, une carriole avance traînée par un cheval. Je regarde mieux : ce n'est pas une carriole, c'est beaucoup plus élégant ; on dirait un fiacre découvert comme dans les films de l'ancien temps.

Maurice dort toujours.

Si la voiture va vers la ville, faut en profiter. Dix-huit kilomètres à faire encore, et dix-huit kilomètres, non seulement ça use les souliers mais aussi les jambes des petits garçons même s'ils sont grands.

Je ne perds pas le fiacre de vue. Il va tourner, Gauche ou droite ? Si c'est à gauche, c'est fichu. Si c'est à droite, on a une chance.

C'est à droite. Je me lève et vais à sa rencontre. Le cocher a un fouet près de lui, mais il ne s'en sert pas. Avec la haridelle¹⁴ qui traîne la charrette, il faut dire que ça ne servirait pas à grand-chose. Chaque pas semble être le dernier et à le voir, on a envie de regarder si la famille suit derrière le corps du défunt. À quelques mètres de moi, l'homme tire sur les rênes. Je m'avance en boitillant.

-Pardon, monsieur, vous n'allez pas à Aire-sur-l'Adour par hasard ?

-Si, en effet, je m'y rends. Je m'arrête deux kilomètres avant pour être plus exact.

Ce monsieur a une distinction d'un autre âge, si je savais faire la révérence, je m'y essaierais.

-Et vous... enfin, est-ce que vous pourriez emmener mon frère et moi dans votre fiacre ?

L'homme fronce des sourcils broussailleux. Là j'ai dû dire quelque chose qu'il ne fallait pas. Ou alors ce type est de la police, ou c'est un collabo¹⁵ et je prévois des tas d'ennuis par ma faute. J'aurais dû plutôt prévenir Maurice et nous cacher.

-Mon jeune ami, ce véhicule n'est pas un fiacre, c'est une calèche.

Je le regarde bouche ouverte.

-Ah bon, excusez-moi.

Cette politesse semble le toucher.

-Ceci n'a pas d'importance, mais il est bon, mon garçon, d'apprendre, dès le plus jeune âge, à nommer les choses par leur nom. Je trouve ridicule de dire un « fiacre » lorsque l'on se trouve en présence d'une calèche authentique. Mais tout ceci n'a qu'une importance relative et vous pouvez, votre frère et vous, partager cette voiture.

-Merci, m'sieur.

À cloche-pied, je cours vers mon frère qui en écrase dur, bouche ouverte, Je le réveille sans trop de ménagement.

-Qu'est-ce que c'est ?

-Dépêche-toi, ta calèche t'attend.

-Ma quoi ?

-Ta calèche.

-Tu ne sais pas ce que c'est ? Tu comprends avec un fiacre peut-être?

14 Vieux cheval

15 Ce mot désigne les français qui se sont rangés du côté des Allemands.

Il frotte ses yeux, ramasse sa mulette et toujours ébahi contemple le véhicule qui attend.

-Bon Dieu, murmure-t-il, où as-tu trouvé ça ?

Je ne réponds pas. Maurice salue respectueusement notre conducteur qui nous regarde en souriant et nous grimpons.

Le système de suspension gémit, les banquettes laissent voir les ressorts par endroits mais c'est en fin de compte extrêmement agréable.

L'homme fait claquer sa langue et nous partons. Il se retourne vers nous.

-Comme vous pouvez le constater, la vitesse est assez réduite, le confort est rudimentaire mais cela est préférable à la marche pédestre. Je possédais une automobile il y a encore moins de six mois mais elle me fut réquisitionnée¹⁶ pour servir sans doute à quelque officier en zone occupée. J'ai donc dû pour mes déplacements exhumer¹⁷ cette antiquité que les bons soins de mon fermier avaient conservée en assez bon état.

Nous l'écoutons, fascinés, sans piper mot.

-Je me présente : je suis le comte de V.

Bon sang, un comte, Je les imaginai davantage avec un chapeau à plume et une épée à la garde munie de rubans, mais s'il le dit, ça doit être vrai. En tout cas, c'est le premier que je vois de ma vie.

-Quant à ce cheval, poursuit-il, si j'ose l'appeler ainsi, c'est le dernier qui n'ait pas été pris par la commune, il faut dire que ses jours sont comptés, il a atteint un âge fort respectable pour un cheval et d'ici quelque temps je ne pourrai plus l'atteler.

Aire-sur-l'Adour dix-sept.

Décidément, il ne va guère plus vite que nous à pied. Notre comte cocher bavarde à présent sans arrêt. Nous participons par monosyllabes que nous prononçons à tour de rôle afin qu'il n'ait pas trop l'impression de parler dans le vide.

-En fait voyez-vous, mes enfants, lorsqu'un pays perd une guerre, comme nous avons perdu celle-ci, de façon aussi nette, aussi définitive, c'est parce que le pouvoir de ce pays ne s'est pas montré à la hauteur de sa tâche, et je le dis bien haut : la République ne s'est pas montrée à la hauteur de sa tâche.

Une côte. Il ne manquait plus que ça. Notre vitesse tombe en dessous de celle d'un corbillard. Le comte péroré¹⁸ toujours, son doigt dressé indique le ciel.

-La France ne fut grande qu'au temps des rois. Jamais sous la monarchie nous n'avons connu catastrophe semblable, jamais un roi n'eût accepté de voir son peuple colonisé de l'intérieur par toutes sortes d'éléments étrangers, de sectes, de races, qui n'ont eu de cesse que d'amener la nation au bord de l'abîme...

Je m'attendais à ce qu'il dise quelque chose comme ça.

Il péroré toujours, je ne l'écoute plus.

Aire-sur-l'Adour seize.

-Il a manqué à la France un grand mouvement de réaction nationale qui lui aurait permis, après un retour aux sources profondes de son génie, de retrouver une foi et

16 Demandée officiellement sans possibilité de refuser

17 ressortir

18 Parle sur un ton prétentieux

par là même une force qui seule aurait permis de rejeter le Teuton¹⁹ au-delà de nos frontières. Mais cette foi, nous l'avons perdue.

Sa voix retombe mélancoliquement, j'ai l'impression qu'il joue un rôle, comme au théâtre, sans y croire vraiment.

-Des mots sont venus, des mots nouveaux, « liberté, égalité, fraternité », et ils ont contribué à boucher les yeux et l'esprit des générations qui se sont succédé, ces mots ont bercé le peuple d'un fol espoir, masquant les véritables valeurs du génie français : les valeurs de Grandeur, de Sacrifice, d'Ordre, de Pureté...

Du coin de l'œil j'aperçois Maurice qui bâille. Je suis de l'œil un vol de corbeaux qui tourne au-dessus d'un champ. Quelle proie ont-ils pu trouver là ? Je me demande si les corbeaux mangent des cadavres. Comment le savoir ? Je demanderais bien au comte mais il a l'air d'avoir d'autres chats à fouetter à défaut de son cheval.

Aire-sur-l'Adour deux.

Le comte va nous déposer là. Déjà je m'apprête à descendre, mais il se retourne une nouvelle fois.

-Jeunes gens, dit-il, vous m'avez écouté tout le long du parcours avec attention et sagesse, et je ne doute pas que ces quelques propos n'aient à plus ou moins brève échéance un retentissement profond dans vos jeunes cervelles. Aussi, pour vous remercier et vous féliciter à la fois, je vais vous conduire jusqu'au bout, cela me permettra de faire une plus longue promenade. Ne me remerciez pas.

D'un geste royal, il se retourne sur son siège et secoue les guides sur les côtes apparentes de son vieux cheval.

J'ai peur de me mettre à rire si je regarde mon frère et continue à fixer l'horizon.

Il y a plus de maisons à présent. Une femme dans la cour de sa demeure nous regarde passer, un bébé dans les bras.

Et c'est ainsi que Maurice et moi, nés à la porte de Clignancourt, Paris XVIII^e, arrivâmes sur la place de la gare d'Aire-sur-l'Adour dans une calèche du siècle dernier avec pour cocher le comte de V. dont l'un des ancêtres, dit-on, s'illustra à Marignan (1515) et dont, aux dernières nouvelles, il fut le dernier rejeton.

19 Allemand (mot d'argot)